

## JUSTE AVANT.

*Triptyque-rétable en bois sculpté  
représentant les diverses scènes  
de la Passion de ceux qui meurent  
juste avant*

### *33. Ieroushalaïm.*

Ils sont venus. Ils l'ont arrêté. Et ils l'ont emmené.

Chez Caïapha, le grand desservant, ils l'ont emmené. Et tout le sanhédrin, et tous les chefs des desservants ont cherché un faux témoignage contre lui pour pouvoir le mettre à mort. Oh, les faux témoins n'ont pas manqué ! Il y en a eu une multitude ! Et deux maudits – que IHVH Adônaï leur envoie la peste ! – ont raconté ce que Iéshouà avait dit : qu'il pouvait détruire le Temple d'Elohîm et, en trois jours, le rebâtir. Alors, le grand desservant lui a demandé s'il était le messie, bèn Elohîm. Et Iéshouà lui a répondu : « Tu l'as dit. » Il a ajouté que tous, ils verraient désormais le fils de l'homme assis à la droite de la Puissance, et qu'il viendrait sur les nuées des ciels. Alors le grand desservant a déchiré ses vêtements en criant qu'il avait blasphémé, qu'on n'avait plus besoin de témoins. Et il a demandé ce qu'en pensaient les autres desservants. « La mort ! », ils ont hurlé. Et ils ont craché à la face de Iéshouà, ils l'ont giflé en se moquant de lui. « Fais l'inspiré pour nous, messie ! » qu'ils lui criaient, « Dis-nous qui t'a frappé ! »

Je n'ai pu en supporter davantage. Je suis sorti en courant. Je crois que c'est alors que j'ai bousculé un des douze, Shim'ôn dit Petros ; il se trouvait là, lui aussi, dans la cour. Il discutait fort avec une femme qui criait en le montrant du doigt. Mais je ne me suis pas arrêté, je voulais ne plus le voir, lui, Bèn Elohîm, bafoué, frappé comme n'importe quel malfaiteur.

Le poing que j'ai au fond de la gorge risque d'éclater en filets d'eau. Je cours. Je cours, et j'entends le raclement de mon souffle qui devient rugueux. Et ça me fait mal. Mais j'ai surtout mal là, tout au fond, dans ma tête, ou dans mon cœur, je ne sais pas. Alors, je m'arrête, et la machine s'alentit. Que IHVH Adônaï envoie son messager enveloppé d'un vêtement trempé de sang ! Que de sa bouche sorte une épée aiguisée pour frapper avec les nations ! Qu'il jette vivants dans le lac de feu embrasé de soufre ceux qui ont reçu la marque de la Bête et qui se prosternent devant son image ! Et qu'il délivre Bèn Elohîm, mon Adôn ! Hallelou-Yah !

Et cependant, je dois fuir. Il ne faut pas qu'on me reconnaisse comme un adepte de Iéshouà. Je sais, c'est lâche. Je ne devrais pas l'abandonner aux mains des chefs des desservants. Que vont-ils faire de lui ? Mais s'il est vraiment Bèn Elohîm, l'Adôn des Adônîm, il paraîtra dans le

ciel ouvert, sur un cheval blanc, avec, dans ses yeux, comme une flamme de feu, et sur sa tête plusieurs diadèmes. Et il descendra du ciel, il saisira le dragon, le serpent, l'antique, Satân et ses desservants. Et il les jettera dans l'abîme, le fermera et le scellera, pour que le Diable n'égare plus les nations jusqu'à la fin des mille ans.

Mais si c'est un imposteur, Oïe ! Oïe ! Oïe ! Alors, malheur à nous qui avons cru en lui !

J'ai mal dormi. J'ai vu les sept messagers aux sept sophars. Le premier s'est mis à sonner, et la grêle, et le feu, avec du sang, se sont jetés sur la terre. Le tiers de la terre a brûlé, le tiers des arbres aussi. Ça été alors le tour du deuxième messenger, et une immense montagne brûlante de feu s'est écroulée dans la mer, et le tiers de la mer est devenu sang, et le tiers des créatures de la mer est crevé, et le tiers des navires est détruit. C'est au moment où le troisième messenger allait souffler dans son sophar que je me suis réveillé en hurlant. Il faut que je parte aux nouvelles.

En ce temps de Pèssa, Ieroushalaïm bourdonne comme une ruche. Je demande à une vieille accroupie près d'un porche si elle sait ce qu'est devenu Iéshouà le Nazoréen, celui qui se dit Bèn Elohîm. Elle me regarde d'un air méfiant à travers deux fentes qui puent la haine ; puis elle crache par terre avant de marmonner de mauvaise grâce : « Ils l'ont livré à Pilatus, le procureur. Et que ce chien qui a blasphémé soit jeté dans la géhenne ! Que ses os soient dispersés et que... Mais toi, pour que tu me questionnes ainsi, tu n'en ferais pas partie, de cette engeance de vipères ? » Je détale sans rien répondre. Je dois être beaucoup plus prudent : tous ces braves gens sont prêts à dénoncer n'importe qui pour le simple plaisir de faire le mal. Et pourtant, sans même réfléchir, je me dirige vers la demeure de Pilatus : je veux savoir.

Ils sont là, hurlant comme des hyènes. Quand parfois ils se calment, les chefs des desservants les excitent de la voix et du geste. Mais le procureur paraît, et la clameur devient tempête : « Bar-Abba ! Bar-Abba ! » - « Et Ieshouà ? Que ferai-je de Ieshouà dit le messie ? » Il semble bien embarrassé, ce Romain qui ne comprend rien à notre peuple. Mais il n'a pas besoin de comprendre ; la violence de la foule le déconcerte : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilatus prend alors de l'eau et se lave les mains devant la multitude qui, maintenant, rugit : « Son sang sur nous et sur nos enfants ! » Et il relâche Bar-Abba. Et il livre Ieshouà à ses soldats.

Toute la laideur de la nature humaine, de cette sauvagerie qui se terre au plus profond de chacun, éclate en plein jour et se déchaîne. Ils le fouettent, le dépouillent, l'enveloppent d'une chlamyde pourpre, le coiffent d'une couronne d'épines. Et ce n'est pas tout ! Ils lui crachent au visage, le frappent à l'aide du roseau qu'ils lui ont donné comme sceptre, et ils s'inclinent devant lui en le saluant ainsi : « Shalôm, roi des Iehoudîm ! »

Et que fait-il, mon pauvre Adôn ? Rien. Il reste là, la tête basse, molesté par cette cohorte de reîtres, ridiculisé à jamais... Ô toi ! Bèn Elohîm, toi qui prétendais pouvoir détruire le

Sanctuaire et le rebâtir en trois jours, qu'attends-tu pour anéantir ces suppôts de Ba'al-Zeboul ? Et IHVH Adônâï, ton Père, pourquoi n'envoie-t-il pas des ciels ses sept messagers pour verser sur la terre, dans la mer, sur les fleuves et les sources d'eau, sur le soleil, sur le trône de la Bête et dans l'air, les sept coupes de l'écume d'Elohîm ? Pourquoi n'est-ce pas la fin du monde, quand le messie est ainsi bafoué ?

Mais ce n'est pas le messie !

C'est un imposteur ! Un imposteur qui nous a trompés, moi et les autres adeptes ! C'est pourquoi il la mérite bien, la crucifixion ! Porte ta croix, Adôn bèn David, traîne-la jusqu'au Golgotha ! Et que ta mort soit lente ! Et que toute ma haine t'étouffe pour m'avoir ainsi floué ! Non, tu n'es pas fils de Dieu, comme tu le prétendais ! Tu es un homme, comme moi, comme eux, et tu vas crever ! Et je te maudis pour m'avoir fait croire à ton Royaume des ciels, à l'avènement du fils de l'homme qui devait venir en puissance et en gloire, et qui part vers le néant, cloué au bois du supplice ! Oui, Ieshuà, bèn Iosseph le charpentier, mon Rabbi, je te maudis !

Les yeux pleins d'eau, je cours à la maison cacher mon cœur en charpie. Je me jette dans un coin, et je geins comme un chien qu'on a battu. Je pleure sur moi, sur mes illusions, et sur lui – pourquoi pas ? -, lui, le magicien, celui qui devait sauver le monde, et qui maintenant perd le souffle, écrasé par la lourdeur de son corps d'homme.

Un grondement sourd, au loin, qui s'approche... La ténèbre vient sur toute la terre... La terre se séisme... Les rochers se fendent... Et les pierres du toit s'écroulent sur...

---

*1942. Buchenwald.*

Ils sont venus. Ils m'ont arrêté. Et ils m'ont emmené.

C'était il y a longtemps, des siècles, et des siècles encore. J'étais encore un homme, et même un jeune homme. Je terminais mes études de philo. C'était loin d'ici, dans un pays qui s'appelait..., un pays qui n'existe plus. Ou alors, je ne m'en souviens plus. Je ne veux pas m'en souvenir. C'est si loin. C'était en juillet, et maintenant, on est en septembre. Et je ne suis plus un homme. Ils m'ont emmené, et ils m'ont dit en français – ils étaient français, ceux qui m'ont arrêté, de braves policiers français – ils m'ont dit que c'était la concierge qui m'avait dénoncé. Ça ne m'a pas étonné. Elle était si gentille avec moi ! Elle me souriait en me demandant : « Alors, David, ça va les études ? » Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? Elle ou un autre...J'ai d'abord cru qu'ils m'emmenaient dans le camp où ils avaient envoyé mon père, ma mère, et mon petit frère Moshé. Drancy, il s'appelait, le camp. Oui, je l'ai cru... Enfin, je l'espérais... Mais non, ils m'ont envoyé directement ici... Pas eux, les Français. Les Autres, les Noirs, les Maîtres... J'ai eu de la chance, si je puis dire ! Je ne suis pas mort, asphyxié, ou écrasé dans le wagon de bois... Juste contre moi,

collé à moi, il y avait un petit vieux. Lui, il est mort presque tout de suite. Et j'ai dû le supporter pendant trois jours, avec sa tête qui retombait toujours sur ma poitrine. Il avait la bouche grande ouverte. Je ne pouvais rien faire : on était tous debout, coincés, imbriqués les uns dans les autres. Impossible de faire un geste ! Si j'avais su, lorsqu'ils nous ont projetés à coups de matraque dans ce wagon, j'aurais dû mettre mes bras en l'air. Mais je ne pouvais pas savoir qu'ils allaient réussir à nous empiler à plus de cent dans ce truc qui contiendrait difficilement cinquante personnes. Mais c'est vrai que, pour eux, nous n'étions pas des personnes. Nous n'étions personne. Nous ne sommes toujours personne, pas même des chiens. Car ils aiment bien leurs chiens, ils les nourrissent bien, ils les caressent bien, ils les dressent bien : ils leur apprennent à nous mordre et à nous tuer.

Quand je suis arrivé ici, j'ai cru que j'étais mort, et que Dieu m'avait envoyé en enfer !... Je dis Dieu, et non pas IHVH Adônaï : je suis un converti, je suis chrétien. Comme eux ! Mon père pensait qu'ils ne toucheraient pas aux enfants devenus chrétiens. C'est pour ça que mon petit frère Moshé s'est appelé Maurice. Moi, je suis resté David : il paraît que c'est aussi un prénom chrétien... Oui, en enfer j'étais. Comme des centaines d'autres, j'ai franchi au pas de course la porte d'entrée, au milieu des hurlements, les hurlements des chiens, les hurlements de ceux qui se disent des hommes, avec les coups, les morsures, les flèches des projecteurs qui aveuglent... Et puis soudain, tout s'est arrêté. On a failli tomber par terre en percutant celui de devant, et poussés par celui de derrière. On s'est mis tant bien que mal en rang pour échapper aux matraques et aux dents. C'est alors que le silence est peu à peu arrivé. Après cette course démente, après ces cris de fous, c'était l'immobilité, le calme, le souffle du vent dans les arbres. Et puis, j'ai cru entendre de la musique. Et c'était de la musique : j'ai reconnu *l'ouverture de Tannhäuser*. Alors, le Maître Noir du camp est monté, dans le flamboiement des projecteurs, au sommet de l'estrade. Il a levé lentement son bras, et un rugissement rauque s'est envolé vers le ciel, a survolé la forêt, les champs, les villes et les villages, pour aller saluer le petit homme qui rêvait, dans son bunker, à sa mission civilisatrice.

Très vite, trop vite, je suis devenu un « musulman », un cadavre vivant. Le lendemain de mon arrivée au camp, j'ai vu mon premier « musulman ». Terrifiant. Épouvantable. Cauchemardesque. Quel mot choisir pour dire ce que j'ai vu et ce que j'ai ressenti ? Il avançait vers moi, le squelette recouvert d'une peau fripée, il avançait par à-coups, comme une mécanique mal réglée. La morve coulait le long de son menton, et ses yeux... Oh ! ses yeux ! Ils ne voyaient rien. Son regard, lui aussi, était mort. Il marchait sans s'apercevoir qu'il allait me rentrer dedans. J'ai fait, au dernier moment, un pas de côté. Et c'est alors que j'ai reniflé l'odeur, un mélange de sueur, d'urine et d'excréments qui coulaient le long de ses jambes. Tout le monde autour se détournait en l'insultant ou en le frappant.

« C'est effrayant ! » j'ai dit tout bas.

« Regarde-le bien, p'tit gars. C'est toi, dans pas longtemps. » a murmuré un type, derrière moi.

Il avait raison. Un mois plus tard, c'est moi qui me traînais, c'est moi qui puais, c'est moi qu'on cognait. C'était arrivé peu à peu, sans que je m'en aperçoive. J'ai commencé à me négliger, à refuser de me laver, à me coucher tout habillé, malgré l'interdiction, à faire mes besoins là où je me trouvais. Le moindre mouvement me semblait au-dessus de mes forces ; il fallait que les autres (enfin, ceux que je dégoûtais le moins) me traînent aux appels. Et puis, bientôt, je ne pouvais même plus marcher à la verticale, je me déplaçais plié en deux, ou encore en rampant à quatre pattes.

Et les autres qui me tabassaient. Pas seulement les Kapos, tout le monde, ou presque. Seul Jorge, le type qui m'avait prédit mon avenir de musulman, m'avait pris en amitié, et il essayait de me protéger contre les autres, mais aussi contre moi-même.

« David ! Va te laver, bon dieu ! Te couche pas comme ça ! Tu vas te faire piquer ! Allons, David ! Viens ici ! Et redresse-toi ! T'es un homme ou quoi ? »

Eh bien, non. Je n'étais plus un homme. Je suis de moins en moins un homme. Je ne ressens plus rien. Je ne me défends plus. Je n'arrive plus à me traîner. C'est pour ça qu'ils m'ont mis au *Revier*. Et j'attends, couché sur le dos, j'attends que tout se termine, toute cette horreur que je n'ai pas méritée. Ce n'est pas possible, mon Dieu, ou IHVH Adônaï, quel que soit le nom qu'on te donne, ce n'est pas possible que ce soit Toi qui m'inflige ce châtement ! Tu es bon. Et puis, je n'ai rien fait de mal !... À côté, collé à moi sur la même paillasse, il y a un type qui est devenu tout froid. On viendra le chercher pour le crématoire. On en mettra un autre, encore chaud, encore vivant. Et puis, ce sera moi, tout froid qu'on emportera.

Je ne peux plus ouvrir les yeux, c'est trop dur. Je ne peux plus parler. Je n'ai pas faim. Je n'ai pas soif non plus. Pour les autres, je n'existe plus. Mais Jorge s'obstine : il vient me voir et me murmure à l'oreille ce qu'il appelle « les nouvelles d'ailleurs » qui sont désespérantes :

« Ils sont à Smolensk. »

« Ils sont à Leningrad. »

« Ils sont à Moscou. »

Et là, il vient de me dire, la voix nouée : « Ils sont à Stalingrad. »

J'ai réussi à bouger un doigt pour lui faire comprendre que je l'avais entendu. Et, lui, le vieux communiste espagnol dur et pur, s'est mis à sangloter.

Oui, lui aussi, comme moi, il savait ce que cela voulait dire : les Monstres triomphaient. Ils allaient devenir les Maîtres de la Terre. Ils allaient faire régner partout leur Ordre inhumain. Et ils allaient anéantir tout ce qui s'opposait à eux, tout ce qui n'était pas eux, tout ce qu'ils haïssaient. Nous, les Juifs. Mais aussi les communistes. Et après, tous les démocrates. Et après...

Alors, j'ai senti que la vie, doucement me quittait. Et que j'étais très heur...

---

*1953. Leningrad.*

Ils sont venus. Ils les ont arrêtés. Et ils les ont emmenés.

Enfin ! Enfin, le MGB s'est décidé à éliminer les vrais coupables !

Je suis cette affaire depuis ses débuts, depuis août 1948, pour être précis. J'avais lu alors dans la *Pravda* le compte-rendu de la session de l'Académie Lénine des sciences agronomiques qui avait vu la victoire du génial Lyssenko mettant en pratique la doctrine mitchourinienne basée sur le matérialisme dialectique, et la défaite de ces misérables généticiens, adeptes des théories réactionnaires de Weisman et de Morgan. Il avait fallu attendre quand même six mois pour que le secrétariat du Comité Central se décide à limoger cette vipère de Gourvitch, le directeur de l'Institut de biologie expérimental de l'Académie de médecine ! C'est alors que le camarade Tokine, professeur de biologie à Leningrad, a osé dévoiler que Gourvitch était le « grand maître » d'une loge maçonnique juive.

À ma grande joie, le mécanisme s'est enfin enclenché : les licenciements massifs à la faculté de biologie de l'université de Moscou, à la Société des expérimentateurs en sciences naturelles, à l'Institut central de recherche en psychiatrie, et même au ministère de la Santé, se sont multipliés. Tous les « cosmopolites sans racines » (selon l'adage : « N'aie pas l'air antisémite, appelle les youpins : cosmopolites. ») ont été chassés des bonnes places qu'ils s'étaient indûment appropriées.

Il faut dire que nous, les vrais Russes, on n'a pas chômé ! Et l'exemple est venu d'en haut ! C'est le camarade Adrianov, le secrétaire du Comité de Région et de ville du Parti de Leningrad, qui, le premier, a adressé au camarade Malenkov une lettre publiée dans *Kommunist*. J'en ai appris par cœur ce passage : « *Les Juifs* (lui, il n'hésitait pas à les appeler par leur nom ,les youpins !), *les Juifs prennent résolument en main le commerce, l'industrie locale, des instituts de toute sorte, la recherche , etc. La situation est devenue absolument intenable pour les Russes. Il n'est plus possible de continuer à tolérer les difficultés qu'éprouvent les Russes à travailler dans les organismes de santé. Toutes les positions centrales de ce secteur sont aux mains des Juifs qui maintiennent les Russes à une encablure de la direction de la santé de la ville de Leningrad.* »

Ah ! ça, c'est tapé, non ? Avec mes collègues russes, qu'est-ce qu'on jubilait ! Enfin, en voilà un, pourtant haut placé, qui a le culot de nous défendre et de dire tout haut ce que nous pensions tout bas ! Il ne fallait pas que nous en restions là. Nous avons décidé de suivre son exemple et d'écrire au Comité Central pour dénoncer la main mise des Juifs sur la psychiatrie. Après une courte discussion, nous avons pris la résolution de signer la lettre : « *Un groupe de médecins psychiatres indignés.* » Eh bien, ça n'a pas traîné, preuve que les autorités compétentes étaient vigilantes et qu'elles étaient de tout cœur avec nous ! En septembre 49, ce gros porc de

Gourévitch, le directeur adjoint de l'Institut Serbski, avec son copain, le médecin-chef Posvianki, et son adjoint, le beau Barzac, qui se pavanait toujours en se prenant pour Dieu-le-père, tout ce petit monde, allez hop ! Destitué ! Et ce n'était pas terminé ! En janvier-février 50, quatorze Juifs, et pas des moindres, balayés de l'Institut de recherche central de psychiatrie, nommés à des postes lointains. Et s'ils refusaient ? Le licenciement ! Bon vent, messieurs ! Vous avez suffisamment profité de la situation ! C'est notre tour, à nous, les vrais Russes, d'avoir les bonnes places ! Parce que nous, nous sommes chez nous ! Alors que vous, vous êtes des « cosmopolites sans racines » !

Mais ça ne s'est pas arrêté là ! En janvier 50, est paru un arrêté spécial du Comité Central intensifiant la purge des cadres dans les établissements médicaux. Résultat : tous les dirigeants juifs du ministère de la Santé ont été limogés ! Ils ont été déclarés coupables de détournements de fonds importants et de pratiques frauduleuses. Pas étonnant : avec les juifs, dès qu'il s'agit de profits, petits ou gros, et plutôt gros, ils savent y faire ! Le C.C. ne s'est pas contenté de limogeages ; il a commencé à mettre cette vermine en état d'arrestation. C'est ce qui est arrivé à ce vieux dégénéré de Pevzner, le directeur de la clinique de diététique. Sa femme l'avait accusé d'avoir été en liaison avec les services de l'impérialisme britannique... Oui, peut-être que les gars du MGB sont allés un peu fort avec lui. Et puis, faut le dire, il n'était pas très jeune ! Alors, hein, on ne peut pas leur mettre sur le dos le fait que le vieux rat est crevé à la Loubianka. Et puis, ça en fait un de moins !

C'est comme pour Etinger, qui se prétendait chercheur à l'Institut de médecine n°2. Pour qu'il avoue ses crimes, il a fallu non seulement le mettre à la prison Lefortovo, dans un cachot humide, avec une température glaciale, mais aussi qu'on arrête son fils adoptif et sa femme. Ce monsieur a alors consenti à fournir aux services du MGB les noms de ces salauds de médecins nationalistes juifs qui répandaient des calomnies sur la politique du PC de l'URSS où, paraît-il, on persécute les youpins ! Eh bien, la justice, ça existe : après avoir avoué sa participation à cet odieux complot, le Etinger, il est mort, lui aussi, en prison, d'une « paralysie du cœur », qu'on a dit. Mais ce n'est pas terminé, loin de là. Cette affaire a eu des suites inimaginables ; elle a permis au camarade Rioumine, sous-directeur de la section « recherches » du MGB, de révéler que son chef, le traître Abakoumov, n'avait pas dénoncé Etinger, coupable de sabotage lorsqu'il soignait les dirigeants soviétiques. Là aussi, ça n'a pas traîné : Abakoumov et ses petits protégés ont immédiatement été arrêtés. C'était l'année dernière, en juillet 52...

C'est alors que..., je le sais par un ami qui travaille au MGB..., mais attention ! Ultra-secret, hein ?... Pas un mot !... À personne !... Je ne tiens pas à faire connaissance avec la Loubianka !... Donc, je disais, c'est alors que le génial guide des peuples, notre bien-aimé camarade Staline s'en est mêlé : il a demandé au CC (et au MGB, bien entendu) des mesures sévères contre le groupe des médecins terroristes, groupe qui, d'après lui, devait être beaucoup plus important qu'on ne le prétendait. Alors vous connaissez Rioumine ! En un rien de temps, il a

réussi à coincer d'abord Vinogradov... Mais si ! Le médecin personnel de Staline qui avait osé diagnostiquer une athérosclérose du cerveau en progression rapide chez notre chef suprême ! Et il lui a conseillé de prendre sa retraite au plus vite !... C'était bien la preuve qu'un complot existait et que cette engeance de vipères voulait éliminer le plus méritant des Soviétiques !

Devant le danger, il a fallu agir vite. Le MGB a arrêté, en octobre dernier, un premier groupe de médecins criminels qui avaient, de propos délibérés, causé la mort de Chtcherbakov et de Jdanov. Ses agents, en utilisant, bien sûr, des méthodes de « pression physique » (mais en haut lieu, « on » leur avait donné l'autorisation), ont obtenu des aveux effroyables : Egorov, le chef de l'hôpital du Kremlin, a reconnu avoir participé aux assassinats de Thorez, le dirigeant du PC français et de Dimitov ; il a reconnu également avoir essayé de nuire aux membres de la famille du guide des peuples, Vassili et Svetlana Staline. Et ce serpent a donné ses complices, la fine fleur de la médecine juive : les Vassilenko, Vousi, Kogan, Grinstein, Feldman, et autre Temkine. Tous arrêtés ! Tous emprisonnés ! Tous interrogés ! Avec les ennemis du Peuple, pas de manières : tous les coups sont permis ! Ils restent menottés 24 h / 24. Au besoin, on les prive de sommeil. Et ce qu'on apprend est effarant ! Vinogradov a avoué être le principal meneur de cette bande d'assassins qui voulaient mettre à mort notre Staline, bien sûr, mais aussi Béria, et surtout Malenkov qu'ils considéraient comme l'inspirateur de la ligue antisémite – comme si elle existait ! Encore une de leurs inventions mensongères afin de passer pour des victimes ! Ils projetaient même d'attaquer les voitures gouvernementales dans le quartier de l'Arbat ! Heureusement, le MGB veillait et les a arrêtés à temps !

Le moment est venu pour ces criminels de passer en jugement devant le Peuple. Le 13 janvier de cette année, un communiqué de l'agence Tass a annoncé « l'arrestation d'un groupe de médecins saboteurs », précisant qu'ils étaient devenus des « rebuts du genre humain qui avaient piétiné l'étendard sacré de la science et souillé l'honneur des scientifiques. » Le communiqué ajoutait que « c'étaient des mercenaires des services secrets étrangers, liés à une organisation nationaliste bourgeoise juive internationale à la solde des impérialistes américains, et dont le but était d'anéantir les cadres dirigeants de l'URSS. »

Mais si Staline sait punir, il sait aussi récompenser : il est intervenu personnellement pour qu'on récompense le docteur Lidia Timachtchouk, modeste médecin de l'hôpital du Kremlin qui avait eu le courage de s'opposer aux agissements des « éminents professeurs », ses supérieurs. Décorée de l'Ordre de Lénine, elle est, comme vient de l'écrire, le 20 février dernier, la *Pravda* « le symbole du patriotisme soviétique, de la haute vigilance, de la lutte impitoyable et courageuse contre les ennemis de notre Patrie. Elle a aidé à arracher le masque du visage des agents à la solde de l'Amérique, des tortionnaires qui ont utilisé leur blouse blanche pour mettre à mort des Soviétiques. »

La meilleure preuve que le complot juif existait bel et bien, ç'a été la réaction indignée



des impérialistes américains, anglais et juifs, ces derniers n'hésitant pas à faire éclater, sur le territoire de la mission soviétique, à Tel Aviv, une bombe qui a blessé quelques uns de nos diplomates et les membres de leur famille. Mais ce ne sont pas de telles actions qui feront reculer le CC avec à sa tête le valeureux Staline ! Trente-sept nouvelles arrestations : c'est la réponse aux provocations de la pieuvre impérialiste.

Aujourd'hui, 6 mars 1953, je sais que d'autres actions se préparent, que le MGB est sur le point d'intervenir de nouveau. Je suis certain que le génial héritier de l'œuvre de Lénine saura anéantir la racaille juive, détruire les forces mauvaises des capitalistes américains et de leurs valets, pour faire flotter sur toute la Terre l'étendard glorieux de Marx et Engels, de Lénine et de l'immortel camarade Staline !...

Tiens ! Qui peut donc frapper à la porte à cette heure ?... Le jour vient à peine de se lever... Oui, j'arrive !... Ils ne sont pas patients, ceux-là !... Je viens !... J'espère qu'il s'agit d'une agréable surpr...